



Un curé missionnaire : L'abbé S.-N. Dumoulin (1793-1853)

Albert Tessier, P.D., M.S.R.C.

Numéro 16, 1951

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1080082ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1080082ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tessier, A. (1951). Un curé missionnaire : L'abbé S.-N. Dumoulin (1793-1853). *Les Cahiers des Dix*, (16), 117–131. <https://doi.org/10.7202/1080082ar>

Un curé missionnaire : L'abbé S.-N. Dumoulin (1793-1853)

Par Albert TESSIER, P.D., M.S.R.C.

Au cours d'une carrière de 60 ans, l'abbé Dumoulin a accompli des œuvres qui lui donnent droit à une place d'honneur dans l'histoire de l'Eglise canadienne. Avec Mgr Provencher, il a posé les bases de la chrétienté manitobaine; au Bas-Canada, il a fait, de sa paroisse d'Yamachiche, un modèle de communauté chrétienne; et, lorsque l'Episcopat lança un appel en faveur de la Propagation de la Foi, il fut le premier à offrir son secours pour l'évangélisation des tribus du Haut-Saint-Maurice.

L'abbé Sévère-Nicolas Dumoulin appartient, par son père, à une vieille lignée trifluvienne. Les Dumoulin ont joué un rôle important dans la vie publique de la Mauricie. Sévère-Nicolas naquit le 15 décembre 1793. Ses parents, François-Nicolas Dumoulin et Louise-Charlotte Cressé, habitaient alors à la paroisse de Sainte-Anne du Petit-Rapide (Bout de l'Île). C'est là qu'il fut baptisé. Après ses études au Séminaire de Nicolet, le jeune Dumoulin entra au Grand Séminaire de Québec; il fut tonsuré le 4 octobre 1814, dans la Cathédrale. Promu au sous-diaconat et au diaconat en 1816, il fut ordonné prêtre, dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu, le 23 février 1817. Mgr Plessis le nomma temporairement vicaire à Québec. Il avait déjà jeté les yeux sur lui pour une œuvre de plus haute importance.

En effet, des appels pressants venaient des « Pays d'En-Haut ». Lord Selkirk, avec un entêtement de visionnaire doublé de ténacité écossaise, avait établi une colonie à la Rivière-Rouge. Il réclamait des prêtres pour ses colons, mais surtout pour les centaines de Canadiens établis là-bas et pour les Métis dont la plupart étaient de langue française.

Malgré une pénurie alarmante de sujets, Mgr Plessis désigna, comme fondateurs de la future chrétienté, l'abbé Norbert Proven-

cher, qu'il nomma son vicaire-général, et l'abbé Sévère-Nicolas Dumoulin. Il leur adjoignit un séminariste, Guillaume Edge.

Le 20 avril 1818, il détermina en ces termes la tâche des envoyés de l'Eglise québécoise: « Ils fixeront leur demeure près du fort Douglas, sur la Rivière-Rouge, y construiront une église, une maison et une école. Ils planteront de hautes croix dans tous les endroits remarquables, soit par leur position, soit par le passage des voyageurs ou par des rassemblements de Sauvages. Ils maintiendront un parfait équilibre entre les prétentions réciproques des deux Compagnies du Nord-Ouest et de la Baie d'Hudson. » Sir John Sherbrooke, gouverneur du Canada, remit aux missionnaires un sauf conduit dans lequel il était demandé à tous « de leur prêter protection et assistance toutes les fois qu'ils le trouveront nécessaire pour procéder dans l'exercice de leurs saintes fonctions » (29 avril 1818).

Les préparatifs furent brefs. Le mardi, 19 mai, vers midi, les canots des brigades de traite prenaient à leur bord les deux apôtres. Après un mois de montée ardue, les voyageurs firent halte à l'extrémité du lac Supérieur, au poste de Fort-William, lieu de rencontre des flottilles de Montréal et de celles des hivernants de l'Ouest et du Nord. M. de Rocheblave y commandait, pour le compte de la Compagnie du Nord-Ouest. Il reçut cordialement les missionnaires et leur offrit une large hospitalité. Cette halte reposante dura trois jours seulement. Le 23 juin, veille de la Saint-Jean-Baptiste, les voyageurs se remirent en route, observant, note l'un d'eux, le jeûne qui était alors de rigueur en cette vigile.

Ainsi s'ouvrait la deuxième étape d'une randonnée de 1600 milles, coupée de 72 portages et d'une quantité presque égale de demi-portages. Les canotiers avaient l'entraînement aux fatigues d'une telle expédition, mais les abbés Provencher et Dumoulin étaient encore des novices. Ils firent bravement face aux épreuves. Provencher, colosse de 6 pieds et 4 pouces, bien en chair, envoyait son confrère, presque aussi grand que lui, mais « léger de graisse » et plus en état de franchir les obstacles et de gravir les sentiers rocheux des porta-

ges. Après deux mois et quatre jours, les voyageurs touchèrent enfin le but (16 juillet 1818). La population, groupée sur la grève de la Rivière Rouge, salua avec respect et admiration les deux prêtres, dont la stature imposante, grandie encore par la soutane, lui apparut comme un symbole de force.

La première cérémonie de culte public eut lieu le dimanche suivant, 19 juillet. L'abbé Provencher officia à la grand'messe, l'abbé Dumoulin tint le rôle de chantre, et le « petit Edge, » celui de servant.

Le ministère de la Rivière Rouge s'avéra insuffisant pour le zèle de deux missionnaires. L'abbé Dumoulin offrit d'aller évangéliser les Sioux, dont tout le monde redoutait l'ardeur belliqueuse. M. Provencher ne crut pas le moment opportun et il jugea plus utile d'assurer la desserte du poste de Pembina, où le rassemblement des chasseurs de bisons était beaucoup plus considérable qu'aux alentours du fort Douglas. Pembina se trouvait à quatre jours de canot de l'établissement de la Rivière Rouge. L'abbé Dumoulin s'y rendit de bonne heure à l'automne. Il y trouva une population d'environ 300 âmes, alors que le groupement de la Rivière Rouge dépassait à peine 50.

L'abbé Dumoulin était un homme de réalisation. Il fit construire immédiatement une maison-chapelle et dressa les plans d'une église, d'un presbytère et d'une école. Ses ouailles souscrivirent une somme substantielle: \$1,229.00, et les travaux commencèrent sans retard. En juillet 1819, l'abbé Provencher pouvait écrire à Mgr Plessis: « A Pembina, nous avons bâti une boutique de 24 pieds sur 18, un presbytère de 40 pieds sur 27, et nous avons, rendu sur place, le bois d'une chapelle de 60 pieds sur 30. Ce que votre Grandeur m'apprend au sujet des lignes qui mettent Pembina sur le territoire américain m'inquiète un peu, et dérange mes calculs; néanmoins, je vais continuer à y bâtir, car il faut que M. Dumoulin y passe l'hiver, l'année prochaine. »

Il semble, malgré ce texte, que l'abbé Provencher entretenait certaines hésitations au sujet de la mission de Pembina. Le 5 janvier 1819, l'abbé Dumoulin avait écrit à Mgr Plessis: « Mgr Provencher

paraît ne se prêter à la mission de Pembina qu'avec scrupule; il dit qu'il craint de ne pas entrer dans les vues des souscripteurs qui ont, dit-il, souscrit pour l'établissement de la Rivière Rouge. » Par une coïncidence qui confine à la télépathie, presque à la même date, dans son lointain bureau de Québec, Mgr Plessis traçait ces lignes: « Une chapelle à la rivière Pembina ne peut que servir à la propagation de la Foi et je suis bien aise que M. Dumoulin y soit allé » (6 janvier 1819). Un peu plus tard toutefois, le 30 juin, alors que le nouveau tracé des frontières place Pembina du côté américain, il écrira: « Voilà qui doit modérer votre ardeur, quoique en vertu des pouvoirs que j'ai reçus de Mgr l'Evêque de la Louisiane, je puisse vous autoriser (...) à exercer en ce territoire. »

Dans sa solitude de Pembina, l'abbé Dumoulin ignorait ces rumeurs et ces tractations et il donnait libre cours à son zèle. Dès les premiers mois il avait administré 52 baptêmes; ses travaux de construction allaient bon train et il avait mis, en plus, deux écoles sur pied. Il entretenait même explicitement le rêve audacieux d'obtenir des religieuses. Ce vœu sera exaucé en 1844, mais l'abbé Dumoulin ne sera plus là pour saluer l'arrivée des Sœurs Grises de Montréal, pionnières de l'apostolat missionnaire féminin en Amérique.

A l'été 1819, l'abbé Dumoulin entreprend une longue randonnée apostolique de trois mois qui le conduit jusqu'au lac La Pluie. Au cours de ce voyage il administre 21 baptêmes. Durant l'hiver 1819-20, l'abbé pousse les travaux de construction à Pembina et il se donne activement à l'éducation religieuse et au ministère sacerdotal.

Le 3 juillet 1820, il se lance dans une nouvelle expédition apostolique, vers la baie d'Hudson, cette fois. Le voyage de 1500 milles dure sept semaines, avec des résultats médiocres: « J'ai, comme au Lac La Pluie, peu fait de bien, mais empêché beaucoup de mal... Je n'ai fait que 6 baptêmes dans mon voyage. » Il n'est pas découragé pour autant et il projette d'aller jusqu'aux postes lointains de l'Athabasca, où il y aurait 400 enfants à baptiser. Il s'en ouvre à Mgr Plessis: « Celui qui serait nommé partirait d'ici (St-Boniface) au com-

mencement de juillet. Il se rendrait au fort Cumberland, à l'Île à la Crosse, et dans l'automne au premier fort des Athabasca. Dans le mois de mars il se rendrait à pied à la Rivière à la Paix, d'où il partirait par les premiers canots pour revenir aux Athabasca et passerait ensuite par un autre chemin qui lui ferait voir plusieurs autres forts et le conduirait au fameux fort des Prairies (Edmonton) où il y a peut-être plus de 80 enfants. (...) Pour moi, je ne refuse pas le travail quoiqu'il soit bien dur de passer tant de temps sans pouvoir se confesser. » Mgr Plessis approuva le plan; il tenta de le mettre à exécution, mais diverses circonstances y firent obstacle.

A la Pentecôte 1821, la chapelle de Pembina fut ouverte au culte. Les fidèles collaborèrent avec une générosité louable: la vente des bancs rapporta environ \$1,100, soit de \$14. à \$60. par banc, un record dont se contenteraient des paroisses prospères! En bon curé colonisateur, l'abbé Dumoulin ne négligeait pas le côté matériel de la vie. Pour fixer davantage les nomades, il cultiva lui-même un jardin, sema du blé qui vint admirablement et se procura une vache, « une poule et un coq qui lui ont donné en deux couvées treize poulets; il n'y a que lui qui en a dans le pays. Il possède également quelques moutons qui ont peu multiplié depuis un an. »

Mais ce beau départ allait se briser. Outre l'histoire des nouvelles lignes-frontières, divers événements gâtaient les choses. Lord Selkirk était mort en 1820 et son épouse était retournée en Angleterre. John Halkett, beau-frère et successeur de Selkirk, se montrait cassant à l'égard des missionnaires. Il leur reprochait surtout d'avoir manqué à leurs engagements en favorisant Pembina au détriment de Saint-Boniface. Mgr Provencher crut sage de s'incliner. Au cours de janvier 1823, il se rendit sur les lieux et prépara la population au départ de M. Dumoulin. Plusieurs préférèrent abandonner Pembina plutôt que d'y vivre sans services religieux. Au printemps de 1823, un groupe de fidèles descendit à Saint-Boniface et alla fonder la paroisse de Saint-François-Xavier, longtemps connue sous le nom de Prairie du Cheval-Blanc.

Les registres de Pembina, en date du 22 novembre 1822, attestent que les quatre années de ministère de l'abbé Dumoulin avaient été bien remplies: 394 baptêmes, 68 mariages, 49 sépultures. Il pouvait partir avec la conscience du devoir accompli.

Fatigué et déçu, l'abbé Dumoulin demanda son rappel. Depuis quelque temps sa santé lui inspirait des craintes; il avait espéré que sa mère viendrait le rejoindre. Mgr Plessis avait accédé à son désir de retour comme l'atteste ce passage d'une lettre du 6 avril 1823: « Il faut effectuer aussitôt que possible le déplacement de la mission de Pembina. M. Dumoulin retournera à Québec. » Toutefois, cette solution lui pesait, ainsi que l'indique ce passage d'une lettre écrite onze jours plus tard (17 avril): « Quand on est rendu à dire: ma tâche est faite, il faut que le zèle soit émoussé. Eh! où en serait le Canada si les missionnaires qui sont venus implanter la foi n'avaient pas eu plus de constance? J'ai fait ma tâche, dites-vous. Je vous félicite. La mienne n'est pas encore faite. (...) Notre tâche, à tous tant que nous sommes, ne sera finie que lorsque nous aurons dévoué toute notre vie au salut des âmes, que quand nous nous serons consumés dans la culture de telle portion du champ du père de famille qui nous aura été assignée, et non dans celle que nous aurons choisie nous-mêmes. »

Cette lettre, d'une sévérité excessive, atteignit-elle son destinataire avant son départ pour le Bas-Canada? Nous l'ignorons. Le courageux missionnaire, qui avait accompli tant de choses remarquables, abandonnait à regret le pays témoin de ses premières activités d'apôtre. Il caressait l'espoir d'y revenir...

* * *

Exactement cinq années et trois jours après son arrivée, l'abbé Dumoulin prit le chemin du retour (19 juillet 1823). En cours de route il s'arrêta un mois au Sault-Sainte-Marie afin de donner une mission à des gens habituellement privés des secours de la religion. Vers la mi-septembre il arriva à Montréal. Quelque temps auparavant, il avait sollicité un peu d'aide financière: « J'aurais besoin de

15 à 20 Louis en arrivant à Montréal, car grâce à Dieu, après cinq ans de service, je me trouverai dans les dettes à mon retour; ce n'est pas la façon des Messieurs du Nord; mais je serais fâché d'en avoir plus. »

Si l'abbé Dumoulin eut à se justifier devant Mgr Plessis, il le fit avec succès, car l'accueil du Prélat fut bienveillant. Il nomma tout de suite le missionnaire à la cure de Saint-Pierre-du-Sud. Le nouveau curé prouva que son zèle pour les missions de la Rivière Rouge n'était pas émoussé. Il souffrait de voir que ces missions étaient l'objet de critiques même de la part des catholiques. Le 10 mars 1824, il publia une notice sur les missions de l'Ouest. Après avoir réfuté les objections en cours, il rendait hommage au travail accompli depuis six ans :

« Quand le fruit de la Mission de la Rivière Rouge se serait borné à mettre une seule âme dans la voie du salut, les bons chrétiens devraient applaudir à son établissement, en réfléchissant que cette âme a été rachetée au prix du sang d'un Dieu; mais elle a à se réjouir de conquêtes plus étendues. »

« Quand je suis parti, après cinq ans de séjour, le Baptême avait déjà été administré à 800 personnes, tant enfants qu'adultes; 120 mariages avaient été célébrés ou réhabilités; 150 personnes avaient été admises à la première communion. »

L'abbé Dumoulin signalait la conversion de plusieurs protestants; il voyait la possibilité de la formation d'un clergé local, recruté chez les Canadiens et chez les Bois-Brûlés (Métis), dont les enfants manifestaient une « piété tendre et une grande innocence de mœurs. »

La Notice se terminait par un appel vibrant à la générosité des fidèles du Bas-Canada que l'abbé Dumoulin pressait, « au nom de Jésus-Christ, le véritable Pasteur des âmes, de venir promptement au secours de celles qui vont périr en très grand nombre si l'on ne s'empresse de procurer à leurs missionnaires les moyens d'améliorer leur propre condition et de faire les excursions nécessaires pour éclairer et convertir ces pauvres peuples. »

L'abbé Dumoulin ouvrit lui-même la souscription par un don personnel de 15 louis, environ \$60.00. L'appel fut entendu. Dès le

22 avril 1824, Mgr Plessis pouvait écrire à Mgr Lartigue: « On a déjà recueilli au delà de 300 louis (\$1,200), dans le district de Québec, par la diffusion de la notice de M. Dumoulin sur les missions de la Rivière Rouge. » Au cours de l'été, la souscription atteignit 600 louis. . .

L'année suivante (1825), l'abbé Dumoulin fut nommé à la cure d'Yamachiche. Le geste était délicat. A Yamachiche, l'ancien missionnaire retrouvait le souvenir encore tout frais de son supérieur, Mgr Provencher, qui avait occupé ce poste durant deux années (1820-22).

M. Dumoulin devait exercer le ministère curial à Yamachiche durant une période de vingt-huit ans (1825-53). Sous son administration, deux paroisses seront détachées du territoire de Yamachiche: Saint-Barnabé, en 1835, et Saint-Sévère, en 1850.

A cette époque, des événements graves, d'ordre politique et religieux, troublaient la vie du Bas-Canada. L'abbé Dumoulin réussit à tenir son petit royaume de terriens en dehors de toute agitation. Il instruisait et stimulait ses gens du haut de la chaire et au cours des nombreux contacts qu'il se ménageait avec eux. Esprit fin, actif, enjoué, il était aimé et respecté. Doué d'une fort belle voix, aimant le faste des cérémonies, il profitait de toutes les occasions pour organiser des manifestations religieuses ou patriotiques. On parle encore, à Yamachiche, des chantres, de la fanfare, des corps de miliciens en uniforme, qui, sous l'impulsion du curé, donnaient un cachet de solennité à toutes les fêtes liturgiques ou paroissiales.

L'homme qui avait fondé deux écoles dans les solitudes sauvages de Pembina ne pouvait négliger l'éducation de son peuple. A cette époque l'instruction était dans une situation lamentable. Pour éviter les tentatives nombreuses d'assimilation par l'école, les Canadiens avaient préféré l'ignorance à l'apostasie. Les paroisses les mieux organisées avaient tout de même leurs écoles, si imparfaites fussent-elles. A Yamachiche il existait des écoles de canton. Dans ses mémoires, Antoine Gérin-Lajoie rapporte qu'en 1832 il entra à l'école dirigée alors par une demoiselle Dugal. Il eut ensuite comme insti-

tutrice une demoiselle Bourret. En 1834, il s'inscrivit à l'École supérieure de Yamachiche, tenue par M. P.-L. Caisse. Comme il donnait des espérances exceptionnelles, le curé le poussa aux études classiques. Voici comment Gérin-Lajoie raconte l'intervention du pasteur, qu'il devait plus tard immortaliser dans son *Jean Rivard*, sous le nom de l'abbé Leblanc :

« Un jour (j'avais alors 13 ans), M. Dumoulin, curé d'Yamachiche, m'amena chez lui, et après m'avoir fait promener longtemps, longtemps, avec lui dans son jardin, en me faisant des questions sur toutes sortes de sujets, questions auxquelles je répondais avec toute la simplicité et la naïveté d'un enfant, il me dit que je devais aller au collège, et de déclarer à mon père que s'il voulait m'y envoyer, lui, M. Dumoulin, paierait, chaque année, le premier trimestre de ma pension. »

Si l'histoire de toutes les charités du curé Dumoulin était écrite on y trouverait sans doute plusieurs faits identiques à celui que rapporte Antoine Gérin-Lajoie.

Le curé d'Yamachiche était généreux et sensible. Il avait aussi le culte du souvenir. Né à Sainte-Anne du Bout de l'Île, il gardait une piété spéciale à la sainte patronne; c'est à lui qu'on doit l'établissement de la dévotion à sainte Anne qui a laissé des marques encore très vives parmi la population d'Yamachiche. Son sens de la fidélité maintenait également chez lui une affection respectueuse envers le compagnon de ses premières activités. Il avait ajouté à son presbytère un « édicule qu'il appelait la chambre de Mgr Provencher. » Dans une lettre à Sœur Connelly, de Saint-Boniface, Mgr L.-F. Lafèche souligne qu'il a occupé, lors d'une visite à Yamachiche, « la chambre que M. Dumoulin avait préparée pour les vieux jours de Mgr Provencher. »

Malgré sa vie sédentaire et réglée, le curé d'Yamachiche gardait une certaine nostalgie des travaux et des courses missionnaires. Aussi fût-il heureux, lorsque l'Œuvre de la Propagation de la Foi fut organisée dans la province de Québec, d'offrir ses services à Mgr Signay pour l'évangélisation des tribus indiennes du Haut-Saint-Maurice.

La mission du Saint-Maurice renfermait deux postes principaux : Warmontashingen (Weymontachingue) et Obedjiwan, fréquentés par environ 200 Têtes-de-Boule. Le 13 mai 1837, Mgr Signay écrit à James Keith, agent de la Compagnie de la Baie d'Hudson à Lachine, pour lui demander des lettres de recommandation en faveur de M. Dumoulin et pour le prier d'aider de son mieux le missionnaire qu'il envoie au secours des Indiens.

Parti des Trois-Rivières le 16 juin, l'abbé Dumoulin mit seize jours à atteindre Warmontashingen. « Jamais je n'ai vu d'infidèles mieux disposés à recevoir les lumières du christianisme, écrit-il le 17 juillet 1837. Ils ont été non seulement assidus aux catéchismes qui duraient la plus grande partie du jour, mais continuellement occupés à se montrer mutuellement ce qu'ils avaient pu retenir des instructions, et cela jusqu'à onze heures du soir et minuit. (...) Pendant mon séjour, j'ai baptisé 21 enfants et 2 adultes et j'ai célébré 2 mariages. Tous ces pauvres infidèles se sont confessés, et l'ont fait avec les sentiments de la plus grande foi. Je fus obligé de les quitter plus tôt que je n'aurais voulu, parce que je m'aperçus qu'ils étaient au bout de leurs provisions. »

Ces débuts consolants encouragèrent Mgr Signay à poursuivre le travail si bien commencé. Le 9 novembre 1837, il prévient l'abbé Jacques Harper, vicaire aux Trois-Rivières, qu'il compte lui confier les missions du Saint-Maurice. Il le pria de se mettre au plus vite en rapports avec M. Dumoulin, afin de se préparer pour l'été suivant.

M. Keith, l'agent de la Compagnie de la Baie d'Hudson, fit cadeau d'une tente aux missionnaires qui se mirent en route le 4 juin. La montée dura dix-sept jours. Elle fut pénible, les avironneurs « luttant contre les hautes eaux causées par des pluies tellement continues que sur treize jours, à dater de celui de notre départ, nous n'en avons eu que deux sans pluie. »

Les abbés Dumoulin et Harper trouvèrent plusieurs Indiens réunis à Warmontashingen. Le vétéran Dumoulin proposa de construire une chapelle, mais un autre site fut proposé, Kikendache, parce qu'il

était plus central et qu'on y trouvait plus facilement du poisson et du gibier. Pendant que l'abbé Harper continuait son ministère, l'abbé Dumoulin monta à Kikendache, 25 lieues plus haut. Il y parvint le 29 juin et dès le lendemain il fit abattre des arbres pour construire la chapelle. L'humble temple, bâti en pièces équarries, devait mesurer 50 pieds sur 25. Une fois les travaux en marche, l'abbé Dumoulin retourna à Warmontashingen afin d'y achever la mission. Il y goûta des consolations : « Les sauvages ont été très assidus au catéchisme qui se faisait régulièrement pendant six heures chaque jour. Ils assistaient aussi régulièrement à nos deux messes et à la prière du soir. Tous se sont confessés avec beaucoup de marques de repentir. Nous avons baptisé 19 enfants, et avons fait le catéchisme à 80 catéchumènes. »

L'année suivante, l'abbé Jacques Harper partit seul, après s'être « disposé par une retraite de quelques jours. » Il quitta Trois-Rivières le 21 juin 1839, « sur un canot conduit par six hommes, parmi lesquels se trouvait un charpentier que l'on avait engagé pour travailler, aidé par cinq autres hommes, à la construction d'une chapelle à Kikendache, centre de la mission. » Il ne devait pas revoir ses ouailles de la forêt. Le 27 juin, pendant la remontée à la cordelle du rapide des Longues-Pointes, au nord de La Tuque, le canot qui portait l'abbé Harper chavira et le missionnaire disparut dans les flots agités des rapides. « Ainsi périt, à l'âge de 31 ans et quelques mois seulement, un prêtre plein de zèle, de vigueur et de capacité . . . »

Ses compagnons, privés de vivres, durent rebrousser chemin. A la Rivière au Rat, M. Greives, qui y faisait couper du bois, les accueillit avec bienveillance et leur donna des provisions pour le reste de leur voyage. Le 29 juin, ils étaient de retour aux Trois-Rivières. Les Trifluviens accueillirent la nouvelle de l'accident avec consternation. « M. Harper, ayant exercé dans cette ville, pendant plusieurs années, les fonctions du saint ministère, s'y était attiré, par ses brillantes qualités, l'affection et le respect de tout le monde. » Le corps du missionnaire fut retrouvé le 6 juillet. Après un service dans l'église paroissiale

siale des Trois-Rivières, le 10 juillet, le corps fut transporté à Saint-Grégoire pour y être inhumé.

M. l'abbé Dumoulin, bien que malade et fatigué, accepta de retourner à Kikendache l'année suivante (1840). M. l'abbé Payment, jeune sous-diacre, lui fut adjoint. Partis des Forges le 16 juin, ils arrivèrent à Warmontashingen le 26. Les Indiens les reçurent avec des transports de joie. « Notre père, dirent-ils à l'abbé Dumoulin, nous pensions que tu ne viendrais plus nous voir, puisque l'autre prêtre (M. Harper) devait venir pour toi; mais il a péri et nos cœurs ont été chagrins . . . Tu as apporté un remède à une plaie que nous avons et qui ne pouvait guérir; sois-en persuadé, nous serons tes enfants dociles; tu n'auras pas à te plaindre de nous. »

Après deux jours de prédication et de catéchisme, l'abbé Dumoulin partit pour Kikendache. Il y passa vingt jours, au milieu de 190 Indiens. Les travaux de la chapelle avancèrent rapidement, chacun y mettant la main pour aider les six hommes amenés des Trois-Rivières. Avant de repartir, l'abbé Dumoulin eut la consolation de voir la chapelle terminée. Au cours de cette mission, la dernière qu'il devait faire, l'abbé Dumoulin prépara 36 adultes au baptême. Il avait en plus baptisé 27 enfants et admis 4 personnes à la sainte communion. Le vénérable missionnaire avait si bien travaillé que trois ans plus tard (1843) il ne restait plus que trois infidèles à conquérir au Christ dans les missions du Saint-Maurice.

Ayant maintenant touché la cinquantaine, l'abbé Dumoulin pouvait se confiner aux tâches moins épuisantes du ministère paroissial. En 1844, le curé d'Yamachiche fit un deuxième voyage à Rome; il avait déjà accompagné Mgr Provencher en 1835. Cette fois, il fit le voyage avec l'abbé Hyacinthe Hudon. Mgr Bourget demanda pour lui le titre de grand vicaire de Québec: « En Europe, écrivait-il à Mgr Signay le 30 décembre 1843, ce titre vaut quelque chose pour l'introduction chez les hauts personnages avec qui il lui faut faire quelques affaires. » Faute d'obtenir ce privilège, Mgr Bourget nomma M. Dumoulin chanoine de la Cathédrale de Montréal.

Le curé d'Yamachiche reçut la dignité d'archiprêtre; il exerçait une précieuse influence sur toute la région. Il était écouté et respecté partout. Comme on l'a vu plus haut, il couronna sa belle carrière en dotant Yamachiche d'un couvent de Sœurs de la Congrégation l'année même de la fondation du diocèse des Trois-Rivières (1852). L'année suivante, il complétait son œuvre en établissant un collège des Frères des Ecoles Chrétiennes.

Le dévoué pasteur pouvait chanter son *Nunc dimittis*. Il avait bien servi le Bon Dieu et les brebis qu'on lui avait confiées. Terrassé par la maladie, en 1853, il quitta sa paroisse pour se retirer chez son frère, Benjamin Dumoulin, député d'Yamaska et maire de la ville des Trois-Rivières. Le géant était terrassé. Il mourut le 27 juillet. Son ancien collègue de la Rivière Rouge, Mgr Provencher, l'avait précédé de quelques semaines dans la tombe (7 juin 1853).

L'Ere Nouvelle du 3 août 1853 consacra au défunt un article élogieux qui se terminait par un poème de circonstance.

Son Excellence Mgr Thomas Cooke, évêque du jeune diocèse trifluvien, avait chanté le service de M. l'archiprêtre Dumoulin. Désireux d'aider le diocèse naissant, le curé d'Yamachiche laissait tous ses biens à la Corporation épiscopale, à l'exception de quelques legs particuliers parmi lesquels on relève un don de \$800. à son Alma Mater de Nicolet et une offrande de \$200.00 aux missions de la Rivière Rouge. Le chanoine Dumoulin savait pratiquer les vertus de reconnaissance et de fidélité.

Le 20 septembre 1853, s'ouvrit à Yamachiche la vente publique de tous les biens du curé défunt. En présence des exécuteurs testamentaires, de M. François Loranger, vicaire général de Mgr Cooke et chapelain des Ursulines, de Messire Didier Paradis, curé de la Pointe-du-Lac, et de Léon Desaulniers, médecin d'Yamachiche, tous « les effets mobiliers, animaux, outils d'agriculture, furent criés, adjugés et vendus par Chrysologue Duval, cordonnier de la paroisse de Machiche, crieur choisi par les requérants. » La liste des articles mis en vente couvrait 40 pages. La criée dura trois jours et rapporta environ \$1,600.00.

Par déférence peut-être inconsciente pour la dignité canoniale du défunt, Chrysologue Duval débuta par un lot de « 5 assiettes de cristal violettes » adjudgées à Messire Didier Paradis pour la somme de 26 sols. Il clôtura la vente le 22 septembre, à 4 heures, par l'offre de 5½ feuilles de tuyau de cuisine, acquises par Messire Dorion pour la somme de 67 sous.

Le subtil cordonnier-crieur voulait-il rappeler par là que la gloire humaine n'est que fumée? Dans le cas de Messire Sévère-Nicolas Dumoulin, l'allusion tombait à faux. Le vénérable curé laissait après lui assez d'œuvres durables pour que sa mémoire reste vivace.

Le pionnier des missions de la Rivière-Rouge et du Haut-Saint-Maurice repose dans la crypte de l'église d'Yamachiche. *Les Cloches de Saint-Boniface*, du 15 octobre 1916, écrivaient à ce sujet: « Bien que son nom figure sur les tablettes de marbre sur lesquelles sont inscrits les noms des prêtres inhumés dans la crypte de l'église, aucun signe ne marque sa tombe. Elle est placée du côté de l'Évangile, à environ trois pieds de la porte latérale intérieure de la chapelle souterraine qui donne accès à la crypte. Elle est vis-à-vis des peintures de la porte, à gauche de l'entrée. La terre qui la recouvre forme un exhaussement. Le souvenir de ce digne prêtre est encore en bénédiction dans les familles de la paroisse. On y trouve son portrait religieusement conservé presque à chaque foyer. »

L'année 1952 marquera le troisième centenaire de la mort héroïque du Père Buteux, fondateur de l'Église trifluvienne et premier apôtre des Indiens du Saint-Maurice. Elle rappellera aussi le centenaire de la création du diocèse. L'occasion serait bonne d'offrir l'hommage d'un mausolée au curé missionnaire qui fut un serviteur émérite de l'Église et de la Patrie canadiennes.

Albert Tessier

Bibliographie

Dugas, abbé G., *Mgr Provencher et les missions de la Rivière-Rouge*. Beauchemin, Montréal, 1889.

Frémont, Donatien, *Mgr Provencher et son temps*. La Liberté, Winnipeg, 1935.

***Les Cahiers des Dix*, N° 13, 1948.**

***Les Cloches de Saint-Boniface*, 1916 à 1933.**

***La Revue Canadienne*, article du juge L.-A. Prudhomme, 1921-22.**

***Rapport de l'Archiviste de la P. de Q.*, 1928 à 1938.**

Notice sur les Missions du diocèse de Québec, 1837-1840.

***Dossier Dumoulin*, archives du Séminaire des Trois-Rivières.**